



Le courage de ne pas se répéter, façon **Guillaume Beauregard** Page E 3



Rue Fable inaugure le directorat à trois chez Omnibus Page E 5

CULTURE

CAHIER E • LE DEVOIR, LES SAMEDI 18 ET DIMANCHE 19 OCTOBRE 2014



Étienne Tremblay-Tardif en pleine installation au MACM, où sera exposée sa *Matrice signalétique pour la réfection de l'échangeur Turcot*.

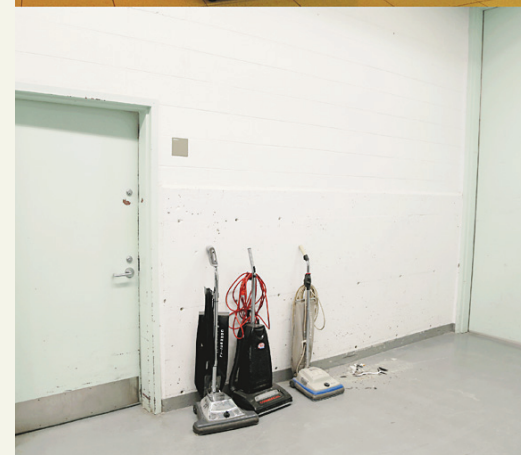


PHOTO AA

Adaptive Actions, *Heteropolis*. *Sous la surface*, 2014. L'image représente l'esprit du projet en développement du collectif.

Des œuvres à (ne pas) finir

L'avenir comprend des projets non finis comme *La matrice signalétique...*, qu'Étienne Tremblay-Tardif pense rendre à terme en 2020. *Hétéropolis*, le work-in-progress d'Adaptive Actions, sera visible quelque part... après la Biennale. Autres idées sans fin exposées: des actions circum-polaires du collectif Arctic Perspective Initiative (gare centrale et Quartier des spectacles); le projet sous-marin *Diving Through Europe* de Klara Hobza (MACM); ainsi que l'intervention urbaine *A Sign in the Northwest Passage* de Kevin Schmidt.

En textes et en paroles

La BNL MTL 2014 aura ses imprimés: un programme gratuit de 56 pages, un guide (164 pages, 10\$) avec biographies et descriptions des projets, et un catalogue (200 pages, 40\$) avec des analyses et une fiction, dont le lancement est... à venir. La Biennale aura aussi ses rencontres avec artistes, ses tables rondes et même son «anti-conférence», le *Sommet de l'avenir* (23 novembre). Lors d'un de ces événements, le 11 décembre, Adaptive Actions dévoilera des résultats de son projet tenu dans l'ombre.

LA BIENNALE DE TOUS LES ESPOIRS

Du rose au noir, la nouvelle palette de la BNL MTL colore un avenir aux horizons ambitieux

JÉRÔME DELGADO

L'avenir? Étienne Tremblay-Tardif ne le voit pas nécessairement tout rose, ni tout noir. L'artiste trentenaire, qui accepte d'être encore chapeauté du mot «relève», n'a pas de plan de carrière destiné à le propulser au zénith. Plutôt pragmatique, l'homme derrière le créateur. Le voilà pourtant poussé à l'avant-plan de la Biennale de Montréal 2014, en vitrine dans la rotonde du Musée d'art contemporain (MACM). Son installation, inspirée par la réfection de l'échangeur Turcot, est l'œuvre qui s'ouvrira la première au regard des visiteurs parmi les quelque 150 exposées.

«La machine promotionnelle de la Biennale attire l'attention. [Dans mon cas], c'est comme un spotlight équivalent à dix ans d'expositions dans les centres d'artistes», reconnaît Étienne Tremblay-Tardif. De là à présager de quoi sera faite la suite, l'artiste reste prudent. «Tout peut arriver», croit-il.

L'avenir, c'est justement le thème de cette Biennale de Montréal (BNL MTL), plus que jamais à la croisée des chemins. Septième édition de ce nom, mais première dans sa nouvelle mouture. Finies les années houleuses et nébuleuses sous Claude Gosselin (1998-2011). Voici l'ère Sylvie Fortin, qui fait figure de revenant après un exil chez le voisin du Sud et un détour par Québec, en 2010, comme commissaire de la Manif d'art.

Les ambiguïtés qui collent à la peau de la Biennale ne s'effacent pas pour autant. La nouvelle formule, axée sur la collaboration, s'assoit au MACM, qui a saboté pour l'occasion sa propre manifestation, la Triennale québécoise. Le musée, où exposeront 43 des 50 artistes ou collectifs de la manifestation, aurait-il avalé la BNL MTL?

Assurément pas, rétorque Sylvie Fortin. «C'est très clair, la Biennale est une réalisation de la Biennale, avec la collaboration du MACM et en partenariat avec toutes sortes de gens.» L'entente signée avec le musée, «pluriannuelle», couvre

au minimum l'édition 2016 et n'empêchera pas l'arrivée d'un autre partenaire «aussi important que le MACM», assure M^{me} Fortin.

Le format pourra changer, donc, mais pas le rôle. «Il faut soutenir des pratiques locales, les insérer dans un contexte international, amener le regard du monde [sur Montréal]», confie la directrice.

L'intitulé qui a guidé l'équipe de quatre commissaires (dont la moitié provient du MACM) — *L'avenir (looking forward)* — évoque les possibles devenirs de la planète. «[Ce titre] se veut une réflexion sur la spéculation, l'histoire et l'état actuel de la prospective, écrit le quatuor dans son mot de présentation. [Il s'agit de] savoir si l'art peut influencer l'avenir.»

Ce sera forcément dur: Abbas Akhavan apporte de vrais oiseaux morts, Thomas Hirschhorn, des images de corps mutilés, Li Ran, des témoignages de jeunes désabusés. De Shirin

VOIR PAGE E 8 : BIENNALE

★★★★★
« Drôle et inquiétant, le meilleur film des frères Larrieu »
aVoir-aLire.com

★★★★★
Figaroscope

« Digne d'un Hitchcock »
France Télévision

MATHIEU AMALRIC KARIN VIARD MAÏWENN SARA FORESTIER

L'AMOUR EST UN CRIME PARFAIT

D'après le roman de Philippe Djian, « INCIDENCES »
- Éditions Gallimard - métropole

13 ans et plus PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE
metropolefilms.com

CULTURE

Un film, vu d'ici, vu de là-bas



ODILE TREMBLAY

La langue au Québec est l'un de ces sujets hautement névralgiques à manier avec d'innombrables précautions, sinon gare! Le français défendu bec et ongles comme trésor précieux par nous les dragons contre toute menace anglophone y est en général fort malmené: vocabulaire de pauvreté, syntaxe à l'avenant, anglicismes à la tonne. Et quoi qu'on en dise, peu de volonté collective de multiplier les niveaux de langage ne filtre d'en haut, pas plus que d'en bas. Comme si l'identité s'y logeait, tenace, penaude et fière tout à la fois. Toujours ombrageuse.

Aussi, quand un film comme *Mommy* entreprend de jousifier cette langue avec allégresse, des sensibilités s'écrochent. Et comment s'en étonner? Le bât blesse. Exporter nos pires travers, en plus vulgaires encore! De quoi rougir devant les étrangers. Non, mais!

Pourtant, l'idiome en question, quasi irréel, reflète l'enfermement des personnages au même titre que le cadrage, en proposition symbolique et esthétique. Élément d'un tout, en somme, cette langue bâtarde là, excessive comme la mère et le fils du film, mariée à leurs outrances.

Batêche de batêche! scandait Miron, en fourchant le joul pour mieux l'êtreindre et le réinventer. Mais est-ce bien du joul dans ce *Mommy*? demandent plusieurs voix en revenant à la charge. Ça crée débat, mais c'est le mal à la « québécoïté » qui suinte « anyway » par-delà la perception de la parlure et des culs-de-sac en conclusion d'un film. À cela, existe-t-il un remède? L'amour de son berceau, défauts et qualités (notre créativité nous honore) dans le même ballot, semble souvent plus facile à professer qu'à pra-



SHAYNE LAVERDIÈRE

Dans *Mommy*, la langue crue de la dépossession et certaines audaces formelles paraîtraient à bien des Français d'autant plus percutantes qu'à peu près inenvisageables dans leur cour.

tiquer. D'où ces réactions épidermiques devant la langue à terre d'une œuvre d'ici.

Outre-Atlantique, en douce France, la réaction au film révèle des affres d'une autre nature. La couverture médiatique inouïe réservée à Paris au

On dira que cette couverture tient à la force et à la charge d'émotions du film comme au profil et à l'âge du capitaine. Soit! Filtre aussi l'impression que ce tapis rouge déroulé sur plusieurs kilomètres ne pouvait l'être en

se lit en filigrane cette peur de n'être plus dans le coup, nourrie d'une fascination pour la jeunesse en adéquation avec son temps, cette quête d'un messie venu d'ailleurs.

Car comment ne pas voir dans pareil raz-de-marée, outre l'admiration pour un film qui cogne, le reflet d'une élite culturelle face à ses œuvres nationales? Plusieurs voix de la gauche artistique

seraient, semble-t-il, prêtes à brader leur illustre héritage pour toucher du doigt une parcelle d'un avenir en marche qui balaie les vieux modèles en les remplaçant par des ondes en fuite? Toute cette angoisse sous-jacente... On la sent.

D'autant plus qu'arpenter la France, surtout Paris, c'est

constater à quel point la dépréciation collective s'y pratique à haute échelle. Vraiment désolant de les voir pleurer sur la gloire envolée de leur patrie jadis illustre. Deux prix Nobel en quelques jours ne sauraient consoler cette grande nation qui se sent à tort réduite à peu de chose, dépassée par l'Amérique, l'Allemagne et tout ce qu'on voudra, avec un rayon d'influence de trois pieds chandelle. Ça les rend mauvais, et leurs râlements s'accroissent sans cesse.

Fenêtre identitaire

On peut les admirer pour mille raisons, dont cette faculté de s'indigner, de manifester, pour leur culture aussi. Après tout, le cinéma français demeure le seul capable en Occident de concurrencer un tant

soit peu Hollywood, en plus de coproduire des œuvres issues de la terre entière. Paris, unique foyer aussi incandescent, offre dans ses salles l'éventail à peu près complet des films de l'année issus des cinq continents. Oui, mais...

À un rythme plus ou moins rapide, en cette époque de mutations, toutes les cinématographies indépendantes du monde sentent le tapis leur glisser sous le pied. Les mœurs changent. Les gens visionnent des films chez eux, sur d'autres plateformes que le grand écran, le film d'auteur traîne de la patte. Si bien que le cinéma français, encore accroché au train de la Nouvelle Vague, se cherche, malgré sa relative suprématie. Ou peut-être à cause d'elle. Sinon, il la perdra.

Or, chez *Mommy*, la langue crue de la dépossession et certaines audaces formelles paraîtraient à bien des Français, si j'ai bien compris, d'autant plus percutantes qu'à peu près inenvisageables dans leur cour. Les anciens repères, la richesse culturelle, le bon goût supérieur d'un pays pétri d'histoire entravent aussi les mains des créateurs. Ceux-ci n'oseraient pas s'approprier les codes du mélodrame, par peur de l'émotion appuyée, voire du ridicule, quitte à y égarer leur force de frappe et d'invention. Vrai, sans doute, en partie du moins. Chaque nation possède les défauts de ses vertus et ne s'en console point.

Ainsi, de l'autre côté de la mare, plusieurs Québécois s'inquiètent du piètre niveau de culture et de langue, crispation nationale, dénoncée, revendiquée ou tassée du pied. D'où certaines réactions irritées devant l'autre miroir tendu par *Mommy*, vu de sa propre fenêtre identitaire. Si bien qu'on songe à quel point tous les peuples se projettent alors qu'en parlant d'un film ils témoignent avant tout de leurs propres hantises.

otremblay@ledevoir.com

ESPACE GO

du 11 NOVEMBRE au 08 DÉCEMBRE 2014

TEXTES: EVELYNE DE LA CHENELIÈRE
MISE EN SCÈNE: DENIS MARLEAU
AVEC: ANNE-MARIE CADIEUX, EVELYNE ROMPRÉ

LUMIÈRES, LUMIÈRES,
LUMIÈRES

THÉÂTRE ESPACE GO

4800 BOUL. SAINT-LAURENT MONTREAL, QUEBEC H3T 1M6

Hydro Québec

transat

L'IMPOR-TANCE D'ÊTRE CONSTANT

DÈS LE 11 NOVEMBRE
OSCAR WILDE / NORMAND CHAURETTE
YVES DESGAGNÉS
UNE PRÉSENTATION DE POWER CORPORATION DU CANADA

LE JOURNAL

D'ANNE FRANK

DÈS LE 13 JANVIER
ERIC-EMMANUEL SCHMITT / LORRAINE PINTAL
PRODUCTION SPECTRA MUSIQUE
UNE PRÉSENTATION DE SNC-LAVALIN

RICHARD III

DÈS LE 10 MARS
SHAKESPEARE / JEAN MARC DALPÉ
BRIGITTE HAENTJENS
PRODUCTIONS SYBILLINES

LE TOUR DU MONDE EN 80 JOURS

DÈS LE 28 AVRIL
JULES VERNE / HUGO BÉLANGER
THÉÂTRE TOUT À TRAC
UNE PRÉSENTATION DE DESJARDINS

LES AIGUILLES ET L'OPIUM

ROBERT LEPAGE / AVEC MARC LABRÈCHE
EX MACHINA

LA SAISON SE POURSUIT...

TNM

RÉSERVEZ DÈS MAINTENANT!
TNM.QC.CA
514.866.8668

DE RETOUR DU 11 AU 20 JUIN 2015

ICI Radio-Canada

ICI artv

THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE

CULTURE › CLASSIQUE

Le son Maria Callas

Warner publie une intégrale en une imposante brique rouge. Art ou marketing?

Warner vient de publier un somptueux coffret Maria Callas, l'un des gros objets discographiques de la rentrée. Est-ce l'édition « définitive » que les amateurs attendaient?

CHRISTOPHE HUSS

L'édition *Maria Callas Remastered* est un magnifique cas d'école, qui mêle musique, technologie et marketing. Précisons qu'il ne s'agit pas d'une « intégrale Callas », mais d'une intégrale « officielle », c'est-à-dire des enregistrements conçus en tant que produits de studio.

Les admirateurs et les spécialistes de la chanteuse la plus célèbre de tous les temps savent bien que des enregistrements publics initialement destinés à la radiodiffusion ont souvent pris le pas sur les documents officiels, à tel point qu'EMI — héritier de His Master's Voice, l'éditeur officiel de Callas — décida en 2002 de publier sous sa propre étiquette les plus emblématiques de ces « enregistrements pirates », par exemple *La somnambule* de Bellini et *Médée* de Cherubini avec Bernstein; *La Traviata* de Verdi dirigée par Giulini ou *Lucia di Lammermoor* de Berlin en 1955 avec Karajan.

S'y ajoutaient d'autres opéras majeurs que Callas n'avait pas gravés en studio: *Macbeth* avec Victor de Sabata en 1952 à la Scala ou *Iphigénie en Tauride* de Gluck. Ces représentations publiques ne figurent pas dans le présent coffret de l'intégrale des enregistrements de studio (1949-1969).

Considérations extramusicales

Maria Callas a été, en matière de marketing, la principale « vache à lait » de HMV-EMI. Cette chanteuse était si unique et si recherchée que son éditeur a continué à vendre à prix fort des enregistrements largement amortis. Qui plus est, les titres-phares n'ont quasiment jamais quitté le catalogue. Même au début du disque compact, la célèbre

Tosca de 1953 restait en rayon au même prix que les nouveautés. Je ne connais pas, dans l'histoire du disque, d'autres exemples d'enregistrements qui ont ainsi tenu quatre décennies sans changer de catégorie de prix.

À partir des années 1990, les enregistrements de Callas, protégés pendant 50 ans, sont passés petit à petit dans le domaine public, EMI a basculé Callas dans la catégorie « prix moyen » et, tels des médicaments génériques, d'autres éditeurs pouvaient éditer leur version du même enregistrement à prix moindre. Ils ne s'en sont pas privés, notamment Naxos, qui, dans sa collection « Great Opera Recordings », de Naxos « Historical », a confié la restauration sonore à des spécialistes minutieux tel Mark Obert-Thorn.

Ironie du sort, l'édition Naxos d'enregistrements célèbres de Callas était souvent notablement meilleure que celle d'EMI, l'éditeur d'origine. Le cas de l'enregistrement des *Puritains* de Bellini (1953), superbement réédité par Naxos en 2004, était emblématique.

Devant le passage dans le domaine public des enregistrements de leurs artistes-phares (Callas-EMI, Gould-Sony, Karajan-DG, Reiner-RCA), les éditeurs « officiels » n'ont qu'une parade s'ils veulent empêcher de laisser filer le marché: créer de beaux objets de collection, des publications exhaustives, reprenant par exemple les visuels d'origine.

Le dernier élément de cette stratégie est le travail sur le son. Pour s'assurer une plus-value sonore, les labels ont un avantage déterminant: l'accès aux bandes originales. Après cela, juridiquement, la « remastérisation » sonore est à nouveau protégée pour 50 ans. En d'autres termes, aucun éditeur tiers ne peut prendre un CD de ce nouveau coffret, qui a néces-



ALFREDO MICCALI AGENCE FRANCE-PRESSE

Écouter le premier récital de 1949 donne une bonne idée de ce qu'était alors la « bombe Callas ».

sité un an de travail dans les studios d'Abbey Road. S'il veut éditer du Callas, il doit repartir du microsillon paru à l'origine.

Philosophie sonore

La grande opération dont Maria Callas bénéficie aujourd'hui est salutaire et efficace. C'est un vrai ravalement sonore, pas de la propagande de marketing. Il est vrai qu'EMI (Warner, désormais) avait des choses à se faire pardonner.

C'est à ce stade qu'il faut parler de philosophie sonore et de choix. Longtemps, l'élément « perturbateur » qui « datait » les enregistrements aux oreilles de la majorité était le souffle (ou le bruit de surface dans la réédition de 78-tours). Le *remastering* consistait donc principalement à réduire ces bruits. Mais le corollaire inévitable était qu'on coupait notablement dans les aigus, avec, pour résultat de ce traitement abrasif, un son mort ou artificiel.

Pour des instruments tels le violon ou la voix, la perte des

hautes fréquences et harmoniques était mortelle. EMI a été très critiqué pour un usage trop poussé de son procédé « Art », utilisé en 1997 dans le cadre des rééditions « Great Recordings of the Century » des enregistrements de Callas. Tout ce travail a été (heureusement) jeté à la poubelle. Les 26 opéras et 13 récitals ont été « remastérisés » en 2014 avec grand soin. Beaucoup de documents gagnent notablement en présence, en aération et en pureté. Inutile de préciser que, pour *Les puritains* de Bellini, EMI vient ainsi de repasser devant Naxos!

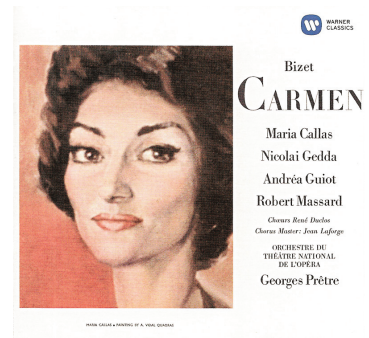
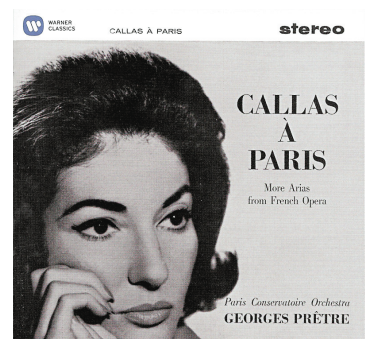
Le contenu du coffret

Publié par Warner, qui a absorbé EMI Classics il y a un an, le coffret ne présente pas de surprise. EMI avait compilé le même contenu artistique en 2007 (mais dans l'ancien son) en licenciant à Warner le récital Wagner-Bellini, *La Traviata* dirigée par Santini et *La Gioconda*, c'est-à-dire les pre-

miers enregistrements de Callas, réalisés pour Fonit Cetra. Warner étant désormais propriétaire de tout (Fonit Cetra et EMI), la présente édition ne pose aucun problème. Tous les enregistrements officiels figurent ici: on a bien les deux *Tosca*, les deux *Lucia* et les deux *Norma*, mais, on l'a dit, aucun enregistrement public.

Toutes les parutions reprennent les visuels d'origine, hélas « massacrés » par l'ajout en façade du logo de Warner, qui n'a rien à voir avec leur histoire, ni même avec le *business* de la musique à l'époque de Callas. L'idée, élégante, des petits fourreaux en carton permet de gagner beaucoup de place. Par contre, ces fourreaux auraient dû être numérotés par ordre chronologique. Je ne vous souhaite pas de renverser la boîte ou de sortir plusieurs disques à la fois...

Quant au contenu, il est bien connu. Écouter le premier récital de 1949 donne une bonne



idée de ce que devait être alors la « bombe Callas ». Il ne faut pas oublier non plus que cette chanteuse a remis au répertoire des ouvrages (*Médée* de Cherubini) et relancé l'intérêt pour Donizetti. Quant à la voix, elle touche particulièrement certains auditeurs. Mon admiration, qui n'a rien d'inconditionnelle, s'étiole après 1954 et le drastique amaigrissement qui fit de Maria Callas une gravure de mode, une dramaturge brûlante mais une chanteuse à la voix fissurée. À chacun de voir...

Le Devoir

MARIA CALLAS REMASTERED

The Complete Studio Recordings (1949-1969). 69 CD et un CD-ROM avec les livrets des opéras. Warner 0825646339914

Écouter · Des extraits tirés du coffret *Maria Callas Remastered*. ledevoir.com/musique

Texte et mise en scène
FABIEN CLOUTIER

POUR RÉUSSIR UN POULET

DU 23 SEPTEMBRE AU 1^{ER} NOVEMBRE

Avec Denis Bernard, Gabrielle Côté, Guillaume Cyr, Marie Michaud et Hubert Proulx

Assistance à la mise en scène Emmanuelle Nappert
Décor, costumes et accessoires Maude Audet
Éclairages André Rioux
Musique Misteur Valaire

LA LICORNE
production **LA MANUFACTURE**

SUPPLÉMENTAIRE LE JEUDI 23 OCTOBRE À 21H

« Une pièce coup de poing, assassine. » - C'est pas trop tôt, SRC
« (...) cette partition rythmée et cette jolissime langue vernaculaire sont magnifiquement portées par une distribution sans failles. Honneurs et applaudissements à tous les acteurs. » - Voir
« La distribution de la pièce est, sans exception, impeccable. » - Le Devoir
« Pour réussir un poulet (...) réussit son objectif : secouer, déranger et faire réfléchir. » - Journal de Montréal

4559 PAPINEAU, MONTRÉAL / THEATRELALICORNE.COM / 514 523.2246

RUE FABLE

MAÎTRISE D'ŒUVRE JEAN ASSELIN, RÉAL BOSSÉ, SYLVIE MOREAU

Du 21 octobre au 15 novembre 2014

INTERPRÉTATION JEAN ASSELIN, PASCAL CONTAMINE, SYLVIE MOREAU, BRYAN MORNEAU AUDREY BERGERON, ÉMILIE SIGOUIN CONCEPTION CHARLOTTE ROULEAU, MATHIEU MARCIL, LUDOVIC BONNIER

OMNIBUS ESPACE LIBRE
Le corps | la | théâtre

BILLETTERIE 514 521 4191
WWW.ESPACELIBRE.QC.CA

OMNIBUS.QC.CA

CULTURE › THÉÂTRE

Harmonieux ménage à trois

Avec *Rue Fable*, Sylvie Moreau et Réal Bossé inaugurent leur directorat chez Omnibus

MARIE LABRECQUE

Omnibus a désormais trois têtes. Un renouveau dans la continuité: Sylvie Moreau et Réal Bossé sont loin d'être de nouveaux venus à la compagnie de mime. Tous deux ont été formés à son école, ont connu leur baptême théâtral professionnel sous la direction du fondateur Jean Asselin et ont participé à plusieurs spectacles de la troupe au fil des ans.

À entendre l'enthousiasme des nouveaux directeurs artistiques durant notre rencontre dans une salle de l'Espace libre, on comprend qu'ils sont visiblement à la maison chez Omnibus.

Le vocabulaire du corps, leur premier outil de travail, est primordial pour ces comédiens accomplis, qui ont touché, et continuent de toucher, à tant de formes différentes. Sylvie Moreau considère la technique du mime corporel comme un «*solfège*» de l'interprétation. «*Cette conscience de la présence du corps et son analyse m'ont influencée énormément dans tout mon parcours. Et j'aime ce radicalisme de dire: le corps est un texte aussi.*» Son complice renchérit: «*Quand je joue 19-2 ou LOL, mon corps est la première chose qu'on voit. Si je ne m'en occupe pas, mon jeu est flou. En structurant mon corps pour envoyer des signes, la communication est beaucoup plus claire. C'est plus facile à gérer que juste l'émotivité.*»

L'offre de Jean Asselin est donc arrivée comme une évidence. D'autant que les deux interprètes avaient intensifié leurs collaborations ces dernières années. Un retour aux sources? «*Avec le temps, on finit par voir où sont nos complicités philosophiques,* explique la comédienne. *Et qu'il y a des gens vers lesquels on revient constamment parce qu'on partage la même communauté d'esprit artistique. Il y a 10 ou 15 ans, nos ego auraient peut-être été dans le chemin. Et on aurait donc tenu à certaines choses, chacun de notre côté... Mais là, on dirait qu'on*

La distribution complète de *Rue Fable*: Pascal Contamine, Jean Asselin, Sylvie Moreau, Émilie Sigouin et Bryan Morneau.

PHOTOS FRÉDÉRIQUE BÉRUBÉ

est rendus à une maturité, dans notre façon de pratiquer notre art, à un épanouissement, qui fait qu'on a le goût de partager, de donner.»

Bossé vante pour sa part l'atmosphère ludique et la liberté créative de la compagnie. «*On m'a invité à faire de la direction artistique ailleurs et j'ai toujours dit non. Ma grande liberté est ici. Il y a une latitude ici que je ne retrouve pas ailleurs, où je serais coincé, obligé d'aller dans une direction précise. Tout est acceptable ici. Même avant la première, on peut revoir le show de bord si on veut. Et les acteurs doivent s'attendre à ça.*»

Selon Sylvie Moreau, le trio a en commun une grande intransigeance, une exigence. «*Je pense qu'on a un côté qui fait peur, parfois, dans le travail, en raison de notre vision claire et radicale. Mais il y a un*

équilibre entre nous trois, une liberté de parole.»

Ils ont chacun leurs forces. Et leurs idées. Réal Bossé avoue par exemple son désir de revisiter un Molière, un auteur que détesterait Asselin, à travers «*le cadre omnibusien*»...

Règle de trois

Avec *Rue Fable*, le triumvirat d'Omnibus crée sa première œuvre commune. Deux des directeurs font partie de la distribution (trop occupé, Bossé s'est chargé du bruitage sonore). En répétitions, la troïka agirait réellement comme une créature à trois têtes, ce qui peut être étourdissant pour les interprètes, qui se font bombarder par autant d'avis différents. Mais complémentaires, tant leur pensée est similaire. «*Ça va bien plus vite dans la réflexion, dans l'analyse de ce qu'on vient de voir, parce qu'on est trois*», constate Moreau.

Au départ de cette création au ton fantaisiste et à l'esthétique naïve, il y a un désir de drôlerie exprimé par Jean As-

selin. «*Il vient de monter du théâtre d'été pour la première fois et on dirait qu'il a découvert le pouvoir de la comédie!* raconte Sylvie Moreau. *On s'est aussi donné le défi de se promener dans différents niveaux de jeu. On a fait beaucoup de mélanges. Les personnages, six voisins d'une même rue, semblent appartenir à Fellini, à Tati... Des éléments scéniques très littéraires cohabitent avec des évocations subtiles.*»

Étude «*amoureuse*» de l'être humain, ce recueil de fables porte un regard anthropologique sur des individus saisis dans l'intimité et dans l'espace public. Comment leurs comportements différent-ils selon qu'ils évoluent dans la rue ou dans leur foyer à l'abri des regards? Et comment se traduit physiquement le passage du personnage générique, lorsqu'anonyme dans la foule, à l'individu?

«*Le mime corporel permet de jouer et la réalité et la poétisation,* note Réal Bossé, qui se lève parfois pour mimer ce qu'il veut dire. *Et ce qui est plaisant dans Rue Fable, c'est*

que ces deux mondes se croisent constamment.»

«*On avait envie d'un show qui fasse plaisir aux spectateurs, mais avec nos exigences à nous,* ajoute sa codirectrice. *Alors, on va toujours donner les clés de l'original, de la chose qu'on veut évoquer, avant de la poétiser.*» La comédienne constate qu'on est devenu paresseux comme spectateurs, à force de se faire gaver d'objets aisément lisibles. «*On veut se faire dire quoi comprendre au lieu d'interpréter nous-mêmes ce qu'on voit. Le théâtre est de plus en plus formaté, et c'est lié aux lois du mar-*

ché.» Un problème pour les artistes qui portent une vision différente. «*Il faut que le spectateur continue de croire que le théâtre, ça peut être ça aussi.*» La poésie du geste est pourtant accessible à tous, note son comparse. Il s'agit simplement de se faire confiance...

Collaboratrice
Le Devoir

RUE FABLE

Une création de Jean Asselin, Sylvie Moreau et Réal Bossé. À l'Espace libre, du 21 octobre au 15 novembre.



«*Le mime corporel permet de jouer et la réalité et la poétisation. [...]* Ces deux mondes se croisent constamment dans *Rue Fable*.»

Réal Bossé, ici avec les deux autres têtes d'Omnibus

Les beaux détours

CIRCUITS CULTURELS

UN BEAU DÉTOUR

c'est plus qu'un dépaysement et un voyage. C'est assister à une conférence de haut niveau sur un artiste, son œuvre, son influence...

UN BEAU DÉTOUR

c'est vivre des échanges sympathiques avec des personnes intéressées aux choses de l'art.

UN BEAU DÉTOUR

permet d'expérimenter, dans la détente, des liens de culture : musique, peinture, histoire...

Grâce à vous, la saison 2014 a été formidable! Un grand merci pour votre fidélité.

Le dépliant *Printemps 2015* est en préparation!

www.lesbeauxdetours.com 514 352-3621

En collaboration avec Club Voyages Rosemont
Titulaire d'un permis du Québec

David Nash

Sculptures et dessins

Carol Bernier

Effacement / Travaux récents

Vernissage le 15 octobre. 18h



David Nash
Overlap
2013
Séquoia
163 x 45 x 15 cm

Courtoisie Galerie Lalong
Photo: Fabrice Gibert

GALERIE SIMON BLAIS

5420, boul. Saint-Laurent, local 100, Montréal, Qc
www.galeriesimonblais.com
514 849-1165

Luc Laporte
ArchitecteLuc Laporte Architecte
réalisations & inéditsDu 17 octobre
au 20 décembre 20141700
LA
POSTE

Horaires d'ouverture :
du mercredi au samedi de 11h à 17h
1700, rue Notre-Dame Ouest
1700laposte.com

CULTURE › SUR LES ÉCRANS

Hommes (et femmes) du présent

Pourquoi les personnages de journalistes sont-ils si populaires sur les écrans ?

Joe Saltzman est professeur à l'école Annenberg de journalisme et de communication de l'Université de la Californie du Sud et directeur du projet du Centre Norman Lear sur l'image du journaliste dans la culture populaire. Il vient de puiser dans la banque du centre comptant plus de 85 000 films, séries télé, romans, chansons ou poèmes pour publier dans l'*IJPC Journal* une étude sur la figure du reporter de Washington au cinéma et à la télé depuis les années 1930.

STÉPHANE BAILLARGEON

Le film américain *Kill the Messenger* tout juste sorti met en scène un reporter d'enquête. Ici, au Québec, la série télé de Radio-Canada *Nouvelle adresse* parle d'une chroniqueuse et TVA a connu le succès avec *Les jeunes loups*. Comment expliquez-vous cette place enviable du journaliste sur les écrans ?

Le public sait immédiatement qu'un journaliste pourra lui servir de substitut: il posera les questions que tout le monde souhaiterait poser. Il est toujours impliqué dans des trucs qui génèrent de bonnes histoires. Souvent, il incarne davantage qu'un détective en résolvant des crimes, en sauvant un condamné à mort. Les journalistes sont au centre des nouvelles, rencontrent des personnes célèbres. Ils sont là où se déroule l'action. Si Superman choisit de se cacher derrière un journaliste, c'est pour apprendre ce qui se passe avant tout le monde. Les journalistes font donc de parfaits personnages de fiction parce qu'ils suivent l'action et que leur métier leur demande de

dénicher des gens intéressants et d'écrire des histoires passionnantes. Ils peuvent en plus être utilisés pour fournir des informations et résumer des situations tout au long d'un film ou d'une série.

Au total, la très riche banque de productions culturelles du projet *The Image of the Journalism in Popular Culture*, surtout des films et des séries télé, fournit-elle une image positive ou négative du reporter ?

Si le journaliste d'un film ou d'une série est joué par un comédien-vedette et s'il est un des trois principaux personnages de la production, son image est généralement positive. Par contre, si le journaliste est joué par un comédien moins connu et si ce personnage n'est que vaguement identifié, son image est généralement négative. Ces images contradictoires contribuent à la relation d'amour-haine entre le public et les médias. [...]

Il existe plusieurs types de journalistes. Vous venez de publier une étude sur le reporter de Washington. Comment ce modèle se distingue-t-il ?

Dans notre étude pionnière, nous avons examiné les portraits de journalistes en poste à Washington apparaissant dans 127 films anglophones et des émissions de télévision de 1932 à 2013. Chaque apparition a été consultée, extraite et classée par décennie, selon le genre, le sexe, l'origine ethnique, la catégorie des médias, le titre du poste et une évaluation de l'image présentée par chaque journaliste ou groupe de journalistes sur une échelle subjective (de très positif à très négatif ou neutre).

Nous avons découvert que ce correspondant incarne une des figures les plus héroïques de la profession dans la culture populaire. Ces images positives rassurent le public, qui voit dans le reporter le protecteur de ses intérêts, tandis que les images négatives du journaliste de Washington montrent que le quatrième pouvoir peut lui aussi sombrer dans la manipulation et la corruption. Ces portraits sont la preuve rassurante que les journalistes font ce que le public attend d'eux, qu'ils servent l'intérêt public, informent les gens, jouent les chiens de garde, surveillent ceux qui exercent le pouvoir pour s'assurer qu'ils agissent pour le bien commun plutôt qu'à des fins personnelles, politiques ou financières.

Les portraits négatifs de reporters, de chroniqueurs et de patrons de presse crapuleux servent le but inverse. Ils convainquent le public que plus les journalistes deviennent puissants à Washington, plus ils deviennent corrompus, comme les politiciens et les fonctionnaires qu'ils sont censés dénoncer.

Y a-t-il un âge d'or de l'image positive dans les productions populaires ?

Les meilleurs films sur le journalisme ont été tournés dans les années 1930 et 1940. Ces films avaient une énergie incroyable et la plupart des reporters ont alors été incarnés par de très grands acteurs de l'époque, de Clark Gable à James Cagney, de Bette Davis à Rosalind Russel. Mais en fait, l'image du journaliste n'a pas beaucoup changé depuis le début de sa représentation.

Les médias sont dans la tourmente. Le journalisme n'est pas considéré comme un métier d'avenir. Pourtant, Brad



MELISSA MOSELEY AP

« La raison pour laquelle les journalistes se retrouvent encore aujourd'hui dans les films, les émissions de télévision, [...] c'est qu'ils figurent toujours parmi les gens les plus fascinants de notre société. » Sur la photo, une scène de la série *Newsroom*.

Pitt et George Clooney vont incarner des reporters cette année et on voit ces personnages partout à la télé, dans *House of Cards* ou *Newsroom*. Pourquoi les journalistes sont-ils à nouveau à la mode sur les écrans ?

La raison pour laquelle les journalistes se retrouvent encore aujourd'hui dans les films, les émissions de télévision, les romans et tous les autres aspects de la culture populaire, des jeux vidéo aux romans graphiques, c'est qu'ils figurent toujours parmi les gens les plus fascinants de notre société. Ils sont toujours à l'affût des nouvelles et des histoires, toujours au milieu de ce qui se passe aujourd'hui et de ce qui se passera demain. Ils font des héros et des vilains parfaits.

La définition de ce qu'est un journaliste est en train de changer. Le film *The Fifth Estate* à propos du cybermilitant Julian Assange est-il un film sur le journalisme? Voit-on venir l'âge des histoires de journalistes sans journalistes ?

Le mot « journaliste » est défini comme « celui qui gagne sa vie en révisant ou écrivant des textes pour un journal ». De nos jours, la profession s'est beaucoup transformée et elle désigne beaucoup plus qu'une personne impliquée dans la production de documents imprimés. Elle identifie quiconque, y compris dans les siècles précédents, collecte et diffuse des nouvelles, des informations, des conseils et des critiques.

On peut retrouver ces figures partout, depuis les temps anciens jusqu'aux blogueurs et aux webreporters d'aujourd'hui. En remontant vers ces temps anciens, on découvre les origines de la plupart des images de journalistes des temps modernes. On découvre les homologues historiques des hommes et des femmes que nous voyons dans nos médias tous les jours: le chasseur de scoops, le reporter, le correspondant, le commentateur social, le critique, le propagandiste, le hacker, le marchand, l'éditeur, l'éditeur, le journaliste, le producteur et l'écrivain qui travaillent dans les périodiques imprimés, pour des bulletins de nouvelles de télévi-

sion et de radio, pour des sites Web et des blogues Internet.

Quelle production culturelle récente recommandez-vous pour prendre le pouls de l'état actuel du journalisme ?

Je recommande pratiquement tous les films et émissions de télévision traitant d'une quelconque manière des mutations des médias d'information, des gens qui perdent leur emploi et d'autres qui essayent de gagner leur vie sur Internet. Je recommande par exemple les séries *The Wire* (la cinquième saison), *Newsroom*, *State of Play* et *House of Cards*, le film *The Girl with the Dragon Tattoo* (et les autres films et romans de la trilogie *Millenium*), toutes ces productions qui traitent de l'état actuel du journalisme et des personnes qui y travaillent.

Le Devoir

D Lire aussi : Une entrevue avec le collègue André Lavoie sur sa sélection de douze films avec reporters projetés il y a trois ans à la Cinéma-thèque québécoise. ledevoir.com/medias

Le choix de la reporter

Nathalie Lapointe (Macha Grenon), personnage central de *Nouvelle adresse* (ICI Radio-Canada Télé, lundi, 21 h), est condamnée par un cancer. Elle élève seule ses trois enfants. Elle est chroniqueuse dans un journal. Pourquoi d'ailleurs ? Pourquoi avoir choisi de faire de cette belle bourgeoise une reporter plutôt qu'une avocate ou une universitaire ? « Si un scénariste choisit un journaliste comme personnage central, j'ai l'impression que ça découle du statut de cette profession dans notre société », commente Pierre Barrette, professeur à l'École

des médias de l'UQAM, spécialiste de la télé. « Jusqu'à il n'y a pas si longtemps, le journaliste était le paumé. On pense à la figure du reporter dans *Superman*. Aujourd'hui, certains ont atteint un statut de vedette et circulent beaucoup entre les médias, de l'écrit à la télévision, comme Patrick Lagacé ou Richard Martineau. Cette visibilité leur donne un attrait narratif supplémentaire. Les journalistes sont partout et donc dans les séries. Comme les séries médicales s'expliquent en partie par le statut social des médecins. »

4 SOUS
CHAÎNE DE MONTAGE
Une création du Théâtre de Quat'Sous et du Carrousel, compagnie de théâtre
DU 27 OCTOBRE AU 21 NOVEMBRE 2014
le Carrousel
Texte Suzanne Lebeau
Mise en scène Gervais Gaudreault
Avec Linda Laplante
Équipe de création Alexandre Brunet, Nicolas Fortin, Dominique Gagnon, Marie-Eve Huot, Diane Labrosse, Sarah Lachance, Pierre Lafontaine, Laurent Lamarche, Stéphane Longpré, Marcela Pizarro Minella et Nancy Tobin
Billetterie 514 845-7277 quatsous.com
Grands partenaires
LE DEVOIR Bell Hydro Québec
TARIF PRÉFÉRENTIEL « AVANT-PREMIÈRE » 27 ET 28 OCTOBRE

PREMIER ACTE
THÉÂTRE ÉMERGENT
SAISON 2014-2015
PHOTOSENSIBLES
DU 21 OCTOBRE AU 7 NOVEMBRE 20H
8 NOVEMBRE 16H
REGARDEZ ATTENTIVEMENT
LA VIERGE FOLLE
870, avenue De Salaberry • premieracte.ca • 418.694.9656
LEPOINTDEVENTE.COM

« DIFFICILE D'IMAGINER PLUS BELLE INVITATION. »
LE DEVOIR
« WRITTEN BY A BRILLIANT MIND »
MONTREAL RAMPAGE
« SPECTACLE ORIGINAL ET EXCENTRIQUE »
LE HUFFINGTON POST
TTTD' D'C CCTT AACCC
KOALAS
07-25
OCTOBRE 2014
TEXTE ET MISE EN SCÈNE FÉLIX-ANTOINE BOUTIN
AVEC MARIE-LINE ARCHAMBAULT, PHILIPPE BOUTIN, SÉBASTIEN DAVID, DANIEL DESPUTEAU ET JULIANE DESROSIERS LAVOIE
COLLABORATEURS ODILE GAMACHE, ÉMILIE MARTEL, JULIE BASSE ET NANS BORTUZZO
UNE CRÉATION DE CRÉATION DANS LA CHAMBRE
EN RÉSIDENCE À LA SALLE JEAN-CLAUDE-GERMAIN DU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI
THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI.QC.CA/KOALAS
PHOTO NANS BORTUZZO • GRAPHISME GABRIEL GERMAIN • RELATIONS DE PRESSE KARINE COUSINEAU COMMUNICATIONS
CENTRE DU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI - SALLE JEAN-CLAUDE-GERMAIN
3903 RUE ST-DENIS MTL QC H2W 1G6 • 514 283-3900
Conseil des arts du Canada
Canada Council for the Arts
Conseil des arts et des lettres Québec
CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL

CULTURE › DANSE

Noires clownesses

Gustavia ou les postures et impostures de deux femmes artistes contemporaines

Mathilde Monnier et La Ribot forment un duo-choc pour revisiter à leur manière féminine les classiques du burlesque.

FRÉDÉRIQUE DOYON

La déferlante chorégraphique française de l'automne est à son comble. Alors que le Ballet de l'Opéra de Paris offre le *nec plus ultra* de la danse classique à la Place des Arts, deux figures majeures de la scène contemporaine s'amènent pour un tête-à-tête à Québec, puis à Montréal. Mathilde Monnier, ex-directrice du Centre chorégraphique national de Montpellier, et la performeuse La Ribot jonglent avec les codes du jeu clownesque.

«*Gustavia est le nom d'une femme qui peut nous contenir toutes les deux*, indique en entrevue la performeuse, surtout soliste, Maria José Ribot, dite La Ribot, que Montréal a pu découvrir dans le solo *Still Distinguished* lors du défunt Festival international de nouvelle danse en 2001. *Nous sommes très différentes de caractère et dans notre façon de voir le monde, mais il y a une ressemblance physique et une complicité naturelle qui nous unit.*» Les deux artistes se connaissent depuis les années 1980 et avaient toujours voulu créer quelque chose ensemble. C'est en 2008 que la pièce a finalement vu le jour.

Figure de proue de la nouvelle danse française qui a émergé dans les années 1980, Mathilde Monnier est réputée pour son travail actif de collaboration artistique — avec le philosophe Jean-Luc Nancy, l'auteure Christine Angot et plus récemment le chanteur Philippe Katerine — mené au CCN de Mont-

pellier entre 1994 et 2014 (elle vient de prendre la direction du Centre national de la danse de Pantin). Elle voulait depuis longtemps travailler sur la figure du clown, raconte La Ribot.

«*Je me suis lancée là-dedans avec beaucoup de confiance*, dit la performeuse d'origine espagnole, longtemps basée à Londres et qui vit maintenant à Genève avec le chorégraphe Gilles Jobin. *J'admire profondément l'intelligence collaborative de Mathilde.*»

Le clown et le thème du burlesque qui en a émergé étaient pourtant loin de l'intéresser au départ. «*Pour moi, le comique ne vient jamais sans le tragique*», dit celle qui tenait à explorer aussi «*la violence et la virilité du clown*».

Entre le rire et la mort

Loïn du *new burlesque* des cabarets féminins clinquants, leurs références communes puisent plutôt dans le cinéma de Fellini (le nom *Gustavia* est d'ailleurs tiré de ses *Clowns*), de Tati, et chez les figures comiques anglophones incontournables — et surtout masculines — de Buster Keaton et de Charlie Chaplin, mais aussi chez l'Espagnol Charlie Rivel, le Polonais Tadeusz Kantor et l'Italienne Giulietta Masina, souvent appelée le Chaplin féminin.

Juchées sur des talons, jambes nues, elles évoluent sur une scène dépeuplée couverte de tissus noirs, dont les replis entravent leurs mouvements, révélant la vulnérabilité du corps. «*Il y a tout un travail physique lié au burlesque. On est toujours dans un équilibre précaire, dans une virtuosité de la faillite. Le corps doit être très attentif et se laisser aller au trébu-*

chement, au réel de cette fragilité», explique celle dont le travail oscillant entre performance et danse s'est beaucoup nourri de cette vision du corps.

Le comique surgit des postures mimées, répétées, et des impostures clownesques, ponctuées de textes, allant de citations emphatiques tirées du *Hamlet* de Shakespeare aux écrits de leur cru sur la maladie, la conjuration de la mort, la femme. Certains critiques y ont vu en filigrane la figure de l'artiste qui tombe et se relève toujours et veut être regardé. Dialogue ou soliloque dédoublé, *Gustavia* est d'abord porté par les regards croisés de deux femmes aux longs parcours, deux identités artistiques qui se trouvent réunies en un personnage féminin appelant toutes les femmes.

Le Devoir

GUSTAVIA

De Mathilde Monnier et La Ribot, les 24 et 25 octobre au complexe Méduse de Québec; du 29 octobre au 1^{er} novembre à l'Agora de la danse de Montréal; et le 4 novembre au théâtre Centennial de Lennoxville. Entretien avec les artistes le 27 octobre à l'Agora.

D Voir › Des extraits de *Gustavia*. ledevoir.com/danse



MARC COUDRAIS

Mathilde Monnier, à l'avant-plan, et Maria José Ribot, dite La Ribot, dans *Gustavia*.

« Un road trip éblouissant dans l'imagination créatrice de l'un de nos plus grands chorégraphes. »

(The Times, Londres)



CGI

Féminin pluriel

De fortes identités féminines émergent de la saison à l'Agora de la danse. Avant d'accueillir le duo *Gustavia*, la chorégraphe québécoise Deborah Dunn (*Trial & Eros*, Orlando) célèbre l'univers féminin dans *Le délire domestique*, du 22 au 24 octobre. Sept solos livrés par autant d'interprètes — dont la chorégraphe elle-même, ainsi que Louise Lecavalier (sur notre photo), Sarah Hanley, Elise Vanderborght et un homme, Dean Makarenko — mettent sens dessus dessous le rituel du ménage ou de la cuisine pour entrer dans l'intimité poétique ou fantasmée du quotidien. On connaît Dunn pour ses œuvres (souvent solos) teintées de théâtralité, de fantaisie baroque et d'absurde. L'expérience en sera ici multipliée par sept. PHOTO ANDRÉ CORNELLIER



Une coprésentation de

TANGENTE & PHENOMENA

BATH HOUSE + CHEREPAKA

Andréane Leclerc / Nadère arts vivants

Théâtre ESPACE GO
21. 22. 23. 24
Octobre 19h3023\$
régulier 19\$
étudiantBilletterie
ESPACE GO 4890, boulevard Saint-Laurent
514-845-4890tangente.qc.cafestivalphenomena.comDEBORAH DUNN
TRIAL & EROS LE DÉLIRE DOMESTIQUE
22, 23 ET 24 OCTOBRE 20 H
25 OCTOBRE 16 HCHORÉGRAPHE
INTERPRÈTES
MUSIQUEDeborah Dunn
Delia Brett, Deborah Dunn, Sara Hanley, Aurélie Juteau, Louise Lecavalier
Dean Makarenko, Elise Vanderborght
Lukas Pearse, Colleen

LOUISE LECAVALIER / PHOTO ANDRÉ CORNELLIER

MATHILDE MONNIER ET LA RIBOT
GUSTAVIA FRANCE
29, 30, 31 OCTOBRE 20 H
1^{ER} NOVEMBRE 16 HCHORÉGRAPHE ET INTERPRÈTES
COLLABORATION SCÉNIQUE
RÉALISATION SONORE
EXTRAITS MUSICAUXMathilde Monnier et La Ribot
Annie Tolleter
Olivier Renouf
Mouse on mars, Squarepusher, Cristian Vogel
Matthew Shipp, Olivier Renouf

LA RIBOT ET MATHILDE MONNIER / PHOTO MARC COUDRAIS

AGORA DE LA DANSE

BILLETTERIE / 514 525.1500
840, RUE CHERRIER MONTRÉAL
WWW.AGORADANSE.COMFR
IMAS
FONDATION SUISSE POUR LA CULTURE
prshelvetia

CULTURE › DE VISU

TÉMOIGNAGE

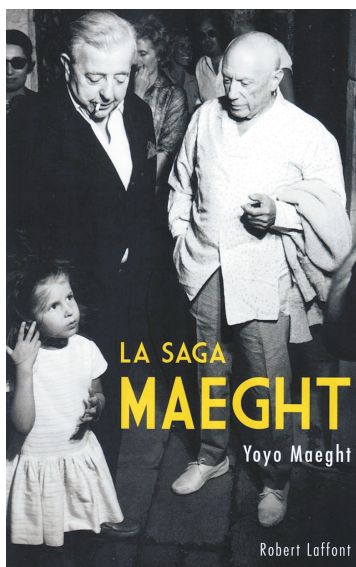
L'aventure singulière de la famille Maeght

Le parcours atypique d'un grand marchand d'art et collectionneur français

PAUL BENNETT

Sur la couverture de *La saga Maeght*, une petite fille âgée de quatre ou cinq ans lutte contre le sommeil sous le regard amusé de deux « géants », l'un tout de noir vêtu, Jacques Prévert, l'autre en tenue estivale un peu débraillée, Pablo Picasso. C'est soir de vernissage à la galerie Maeght (prononcez Mag). Elle, c'est Françoise Maeght, surnommée Yoyo par Prévert à sa naissance. Choyée comme ses deux sœurs et son frère par ses grands-parents paternels, propriétaires de la prestigieuse galerie parisienne et artisans de la Fondation Maeght à Saint-Paul-de-Vence, Yoyo a passé toute son enfance au milieu des peintres et sculpteurs les plus réputés des années 1950-1960: les Braque, Miró, Chagall, Calder et Giacometti. Mais les contes de fées n'ont pas toujours un dénouement heureux.

Profitant du 50^e anniversaire de la Fondation Maeght, inaugurée le 28 juillet 1964, Yoyo Maeght, écartée du conseil d'administration de la fondation par sa sœur aînée il y a quelques années, rappelle dans *La saga Maeght* le parcours atypique et l'œuvre exceptionnelle de son grand-père Aimé, marchand d'art, éditeur et collectionneur au-



dacieux. Mais elle y règle aussi ses comptes avec ceux qui, après le décès de ce dernier en 1981, ont selon elle trahi l'esprit et la mission de la fondation familiale: son père Adrien, sa sœur Isabelle et leurs sbires. C'est sa version de l'histoire, empreinte de subjectivité, admet-elle, mais documentée, vivante et nuancée.

Divertissant, éclairant

Son témoignage, troublant, se divise en trois parties: l'enfance des trois filles et du fils cadet d'Adrien Maeght, père absent, jet-setteur impénitent

plus intéressé par la course automobile que par la vie artistique; la carrière remarquable du patriarche Aimé, passionné de musique et d'arts visuels, confiné d'abord au métier d'imprimeur lithographe à Cannes, puis sa lente ascension après sa rencontre avec Pierre Bonnard et Henri Matisse en 1936, sans négliger le rôle clé joué par sa femme Marguerite; enfin, dans la troisième partie, l'auteure raconte le déclin — moins économique qu'artistique — de l'empire familial après la mort de son grand-père.

L'ouvrage vaut surtout par sa peinture du milieu artistique et par le récit des rencontres, des coups de dés et de la détermination qui métamorphosèrent un simple imprimeur en un ami et partenaire des plus grands artistes de son époque. Une lecture divertissante et éclairante pour quiconque s'intéresse à cette période clé de la modernité artistique.

Collaborateur
Le Devoir

LA SAGA MAEGHT

Yoyo Maeght
Avec la collaboration de Pauline Guéna
Robert Laffont
Paris, 2014, 334 pages



Une sculpture de Joan Miró telle qu'elle peut être vue dans les jardins de la Fondation Maeght.

VALÉRY HACHE AGENCE-FRANCE PRESSE



Klara Hobza, *Diving Through Europe - Immersion Series*, 2013.

SOURCE BNL MTL/COURTOISIE DE L'ARTISTE

INDE

MINIATURES DU SUD DE L'ASIE
DU SAN DIEGO MUSEUM OF ART

— B — Musée national des beaux-arts du Québec
— M —
— A —
— N — Québec

9 OCTOBRE 2014 -
18 JANVIER 2015

DELTA QUÉBEC THE SAN DIEGO MUSEUM OF ART

Cette exposition a été organisée par le San Diego Museum of Art en collaboration avec le Musée national des beaux-arts du Québec. L'empereur Muhammad Shah à cheval sur le terrain de chasse (détail), Inde, vers 1720. Aquarelle opaque et or sur papier, 29 x 20,5 cm. Collection Edwin Binney 3rd, The San Diego Museum of Art, 1990.384.

BIENNALE

SUITE DE LA PAGE E 1

Neshat à Krzysztof Wodiczko, tous veulent éveiller les consciences.

Le projet d'Étienne Tremblay-Tardif, *Matrice signalétique pour la réfection de l'échangeur Turcot*, est sa réponse, critique, au débat autour de ce point stratégique de l'urbanité montréalaise. « Je fais l'adéquation entre le politique, l'histoire, la modernité, les interfaces, la révolution, la répression », énumère-t-il.

Travail futuriste et utopique, oui, mais prompt à inspirer « un vrai échangeur, une construction plus sensée, qui ne répète pas les erreurs du passé », explique-t-il. L'artiste s'oppose à l'idée de « faire table rase » de l'ancien, plan qui ne tient pas compte de ce qu'est Montréal, avec ses beautés et ses laideurs.

Étienne Tremblay-Tardif savoure l'occasion de montrer la rotonde du MACM autrement que comme un lieu de passage. Son installation, un portfolio sur papiers suspendus, sera visible de partout, d'en dessous, comme du dessus. « On n'aura même pas besoin de payer l'entrée au musée [pour la voir] », note-t-il, amusé.

Sous la surface, derrière les murs

Loin de cette visibilité, le collectif montréalais Adaptive Actions, aussi engagé à gauche, se produira à l'insu du public de la Biennale. Porté sur la rencontre avec les travailleurs de l'ombre, son projet *Hétéropolis* prendra place dans « divers sites inaccessibles [de] la ville souterraine », énoncent les documents consultés.

Ce n'est pas tant la critique de l'homogénéité qui anime le groupe que la reconnaissance de la contribution économique des agents de sécurité, des ménagères, des préposés de toutes sortes. L'avenir, chez Adaptive Actions, passe par l'adoption de nouvelles attitudes.

« On croit beaucoup à ce type d'actions avec les travailleurs. On transforme leur espace de travail par des photos ou la discussion », dit Jean-Maxime Dufresne, membre du collectif qui se mettra à l'œuvre en novembre. Ne cherchez pas ces artistes: ils seront « sous la surface des choses, derrière les murs », de manière à contrer



John Massey, *Now*, 2013. Cette épreuve numérique fait partie des quelque 150 œuvres qui seront exposées à la BNL MTL.

SOURCE BNL MTL/COURTOISIE DE L'ARTISTE

« Il faut soutenir des pratiques locales, les insérer dans un contexte international, amener le regard du monde [sur Montréal] »

Sylvie Fortin, directrice artistique et générale de BNL MTL

« la sur-accessibilité, la sur-visibilité » de la société.

Fascinant paradoxe. Avec sa cinquantaine d'artistes et ses 150 œuvres, la BNL MTL cherche vraiment à se placer parmi les incontournables de la planète. À être vue et courue, n'en déplaise à Adaptive Actions.

Sylvie Fortin est convaincue d'y parvenir. Elle se fie au sérieux du thème, à la réputation des artistes internationaux et au nombre important d'œuvres inédites (25). La directrice, qui s'amène avec un réseau de contacts bâti pendant son passage à la revue *Art Paper* (2004-2012), d'Atlanta, est fière d'avoir fait du site Web Artnet le principal partenaire média. « C'est la première fois au Canada qu'on a ce genre de truc », dit-elle. Avec Artnet, c'est un million de personnes qui savent qu'il se passe quelque chose à Montréal. »

Sylvie Fortin basera son succès sur deux critères: la fréquentation et la notoriété.

Dans le premier cas, on vise « Triennale québécoise 2011 + 10% », soit près de 50 000 visiteurs. Dans le second, on compte sur une importante couverture de presse et sur la circulation d'œuvres coproduites par la Biennale — les 25 inédites. Une œuvre qui entre dans l'histoire de l'art, que le MoMA achète et sur le cartel de laquelle serait écrit « Produite avec la Biennale de Montréal », la directrice en rêve. Dans son œil à elle, l'avenir s'annonce plus rose que noir.

Collaborateur
Le Devoir

LA BIENNALE DE MONTREAL

Dans 14 lieux, du 22 octobre au 4 janvier.

« Voir aussi » Une galerie rassemblant quelques-unes des œuvres phares de la BNL MTL. ledevoir.com/arts-visuels

CULTURE DE VISU

Les risques du jeu

Deux expositions au Belgo font de la profession d'acteur un lieu d'exploration et de critique

MOTIVATION (THE ACTORS)
D'Alana Riley, à la galerie Joyce Yahouda, jusqu'au 1^{er} novembre.

M & A
Du duo Goldin + Senneby, à la SBC Galerie d'art contemporain, jusqu'au 22 novembre.

MARIE-ÈVE CHARRON

Au cinquième étage du Belgo, vous serez directement interpellé par la vidéo d'Alana Riley, *Motivation (The Actors)* (2012). Elle s'offre à la vue depuis le corridor, par de larges portes, grâce à un réaménagement spécifique des espaces par la galeriste Joyce Yahouda. Le dispositif de présentation amplifie de ce fait la mécanique à l'œuvre dans la vidéo, où défilent à tour de rôle, sur fond neutre en gros plans, des personnes en train d'applaudir.

L'artiste poursuit la pratique du portrait qui l'occupe depuis le début des années 2000 en choisissant cette fois de dépeindre des acteurs dans le rôle très particulier de spectateur enthousiaste. Elle superpose ainsi dans une seule image les pôles de la performance (réelle) et de la réception (feinte), implicites à l'expérience de l'œuvre d'art ou d'un spectacle. Non seulement Riley fait en sorte que nous ne sommes plus que des spectateurs de son œuvre, elle retourne également sur nous le regard, et les applaudissements. Le cadrage serré sur les acteurs retient dans le hors-champ l'action des mains qui, rendue de la sorte uniquement audible, contribue à complexifier l'expérience. L'image devient plus engageante par ce hors-champ, manifesté par le son, que nous nous trouvons à partager.

Le thème du spectateur revient avec récurrence dans le travail d'Alana Riley. Dans *You Are the Work* (2011), elle filmait une salle de projection pendant la diffusion de la vidéo de l'artiste conceptuel John Baldessari, dont l'action, peindre intégralement une pièce six fois de couleurs différentes, colorait l'assistance. À la même époque, Riley proposait la reconstitution d'une photo d'atelier du peintre de l'École de New York Barnett Newman, qui se voulait une prescription visuelle sur la façon de faire l'expérience de ses tableaux — en proximité, le nez collé sur les champs colorés qu'il s'évertuait à sublimer. Il y a eu aussi cette installation vidéo, *Ceremoniously* (2009), où le visiteur se trouvait bombardé par des extraits d'images montrant des foules en liesse.

En plus d'explorer la relation qui lie l'artiste à ses modèles, un enjeu spécifique au

genre du portrait, ces œuvres retournaient de maintes façons la question du spectateur dont la supposée passivité continue de soulever des soupçons. Toutes les fois, par ses dispositifs, Riley rappelle cependant que le regard est en soi une activité.

La force de la présente vidéo se trouve dans la façon de resserrer l'attention sur le domaine du jeu d'acteur et de renouveler par des représentations non conventionnelles l'image du travailleur, un thème cher à l'artiste. Les participants à sa vidéo sont des acteurs en devenir, lesquels pullulent à Los Angeles, où l'artiste réside actuellement et mène des études à la maîtrise en arts visuels. Première œuvre réalisée dans ce contexte, *Motivation* met le doigt sur les espoirs nourris par ces personnes pour réussir dans le domaine. En leur faisant jouer de fervents spectateurs, c'est leur motivation d'acteur que Riley cherche à révéler.

D'où la consigne leur demandant de tenir aussi longtemps que possible l'action devant la caméra. La frontalité du gros plan fixe ne laisse rien échapper de l'expression des visages qui, au fil des minutes parfois très longues,

tel un masque, semble tomber ou encore impressionne par l'authenticité et l'intensité de l'action. À la différence des *screen tests* menés par Andy Warhol dans son atelier, auxquels on pense tant pour le cadrage que pour la volonté des personnes de faire partie de l'écran, l'impassibilité ferait tourner à l'échec. Pour ces acteurs, la condition pour devenir une image est d'applaudir et donc aussi, en un sens, de s'applaudir.

Goldin + Senneby

À quelques pas de là, à la galerie SBC, les rôles actifs et passifs deviennent aussi poreux alors que le monde du théâtre fait office de contexte. Un acteur, Gerard Harris, performe dans l'espace blanc de la galerie qu'il a transformé depuis le début de l'exposition par des taches de peinture et de sommaires figures tracées avec du ruban adhésif coloré. Rapidement, il vous interpellera pour l'aider à répéter son texte en lisant les didascalies.

Présenté dans le cadre de la Biennale de Montréal, le projet *M & A* (pour « fusion et acquisition ») est orchestré par le duo suédois Goldin + Senneby. Depuis 2004, il réalise des œuvres qui interfèrent avec le monde de la spéculation financière. Une de ses œuvres, *Fiction and Auction*, a déjà vu le jour dans un prestigieux encan Christie's. Elle fut vendue sur



Goldin + Senneby, *M & A* (vue de l'exposition), répétition de théâtre et spéculation financière.

GUY L'HEUREUX

la promesse faite à son acheteur d'un rôle dans un roman en cours d'écriture. Ce type de stratégies, qui peut faire penser à la démarche fictionnaliste du Français Philippe Thomas (décédé en 1995), cherche à investir par voies narratives et spéculatives des réalités elles aussi désignées de la sorte. L'art (et son histoire) et la finance s'en trouvent ainsi réunis sur un même terrain.

Le présent cas fait dépendre l'existence de l'œuvre d'art, la répétition de la pièce de théâ-

tre, du marché boursier. En effet, le budget de production de l'exposition est joué en Bourse en temps réel, en fonction d'un algorithme développé par un banquier et un informaticien avec qui les artistes ont collaboré. L'œuvre exploite ainsi le double sens, artistique et financier, des mots « jouer » et « performance », la forme du théâtre exposant précisément de l'œuvre ses dimensions éphémère et immatérielle.

Découvert par fragments, voire que partiellement, le

texte dramaturgique met en abyme les thèmes poursuivis par le projet. Son caractère absurde souligne l'incompréhension dans laquelle nous plonge la spéculation financière, pourtant rouage d'un ordre mondial. En faisant jouer à l'acteur le rôle d'homme d'affaires, mais aussi de magicien et de pitre même, la pièce rappelle cruellement les conditions de travail précaires dans le domaine culturel, le contrat de l'acteur étant ici littéralement à la merci du marché boursier.

À moins bien sûr que la performance boursière ne rapporte. Pour cela, il a d'abord fallu courir un risque, tout comme celui de faire de l'exposition un laboratoire.

Collaboratrice
Le Devoir

Une rencontre aura lieu à la galerie SBC le 23 octobre à 14h30 avec le banquier d'investissement Paul Leong, l'acteur Gerard Harris et la directrice de SBC Pip Day.

« UNE EXPOSITION FABULEUSE ! DES ŒUVRES FASCINANTES. »
- Que le Québec se lève ! 98,5 FM

« DU JAMAIS-VU ! »
- Le 15-18, Ici Radio-Canada Première

« À VOIR SANS ATTENDRE ! »
- Nightlife.ca

DE VAN GOGH À KANDINSKY

DE L'IMPRESSIONNISME À L'EXPRESSIONNISME

1900 • 1914



AVEC LA PERMISSION DE L'ARTISTE ET DE LA GALERIE JOYCE YAHOUA
Alana Riley, *Motivation (The Actors)*, 2012, extrait de la vidéo.



Billets à 1/2 prix* les mercredis soirs

*Applicable à l'achat d'un billet au prix courant de 20 \$, de 17 h à 21 h.

Gratuit pour les enfants de 12 ans et moins

Accompagnés d'un adulte. Non applicable aux groupes.

Enrichissez votre expérience grâce aux visites guidées et à l'audioguide.

Une présentation de



En collaboration avec



ACHETEZ VOS BILLETS
MBAM.QC.CA

Une exposition organisée par le Los Angeles County Museum of Art (LACMA) et le Kunsthau Zürich en collaboration avec le Musée des beaux-arts de Montréal.
Vincent Van Gogh, *Sauces au coucher du soleil* (détail), 1888, Otterlo, Pays-Bas, Kröller-Müller Museum.

CULTURE › JAZZ

Lazarus Moan, la formation qui sait tout faire

Les Anglo-Montréalais reviennent avec des pièces ciselées qui éveillent la fibre de l'étonnement

SERGE TRUFFAUT

Lazarus Moan est le nom d'un groupe qui s'appelait autrefois Lil Buck et qui logeait à l'enseigne musicale de l'exception, ou mieux, du remarquable. Il était cela et il le reste, Le Gémissement de Lazare. Intitulé *Decorated*, son nouvel album en témoigne d'ailleurs avec une éloquence certaine.

On a toujours été intrigué par cette formation montréalaise car, hier comme aujourd'hui, elle se distingue du lot, si l'on peut dire les choses ainsi, par son immense... culture musicale! Que ce soit à l'époque de Lil Buck ou de Lazare, Mark Goodwin, chanteur, guitariste, violoncelliste, flûtiste, producteur et principal auteur-compositeur, Ron Stutz, guitares acoustique et électrique, Stuart Patterson, basse électrique et contrebasse, ainsi que R. D. Harris, batterie, marimba et percussions diverses, cisèlent des pièces qui éveillent la fibre de l'étonnement.

Hier comme aujourd'hui, Goodwin et ses complices nous ont toujours fait penser à The Band, le groupe extraordinaire. Attention! On avance cela non pas parce que l'esthétique musicale, les inclinations mélodiques, les choix rythmiques sont au diapason, mais bien parce que Lazarus Moan a une culture, on le répète, immense.

Ce que Lazarus Moan fait aujourd'hui ressemble à ce que The Band faisait hier comme suit: ce n'est pas exclusivement rock, ou blues, ou country, ou pop, ou jazz, ou roots, ou on ne sait quoi, parce que sa musique, son album, c'est tout cela. Le tout avec un souci pour l'expérimentation qui était la marque de Garth Hudson au sein de The Band. Déclinons.

Decorated démarre sur les chapeaux de roues avec *Watch*



Me Pretend, avec des accords, des rythmes, qui font penser au grand déballage sonore qui fit la réputation de The Clash. Le tout augmenté par une section de saxes et de « vocaux arrières » qui enrichissent drôlement.

Ensuite? *Decorated* et *Mon Gris Père* proposent des arrangements suffisamment savants, dans le sens le plus noble du terme, pour que l'on puisse tracer la diagonale suivante: à l'évidence, nos amis anglo-montréalais ont une affection certaine pour la grande tradition pop américaine, celle de Cole Porter ou de Burt Bacharach. Par là, on veut souligner le souci qu'ont Goodwin, Patterson, Harris et Stutz pour la chanson bien faite, bien enrobée, qui était la marque de commerce des compositeurs américains évoqués.

Dumb Weather, ce morceau fort bien titré, a des résonances qui rappellent les lourdeurs, dans le bon sens du terme, et les riffs de Led Zepelin, des Kinks, première époque, ou encore de Deep Purple. En clair, ça se défole, ça déménage, ça décape.

Après quoi, *Jack Horner Theme...* c'est Rameau ou Lully revu et corrigé par le Pink Floyd d'*Atom Heart Mother*. *Jack Horner's Problem*, c'est le résumé par excellence de cet album. De ce qu'est Lazarus Moan et de ce qui en fait un groupe extraordinaire,



CHARLES LEMOYNE

Le groupe Lazarus Moan déploie une richesse sur chaque composition.

quand bien même ce qualificatif a été galvaudé.

Oui, ce morceau est emblématique de l'ampleur de Lazarus Moan, de la richesse que ce groupe déploie sur chaque composition.

Le seul regret que l'on a eu à l'écoute de cette production est qu'il a fallu attendre six ans, six ans (!), pour avoir en main un nouvel album de Goodwin et ses amis. Six ans à attendre la voix dominante de Goodwin, les ponctuations rythmiques de Patterson et Harris et le jeu toujours à propos de Stutz. Grrrr...

P.-S.: une mention spéciale au saxophoniste Richard Tré-

panier, au trompettiste Pierre Sickini et au tromboniste André Verrault, ainsi qu'à l'ingénieur de son Jacques Deveau.

Les saxophonistes Yannick Rieu et André Leroux, le pianiste Andy Milne, le batteur Bob Moses, le guitariste John Arbercrombie, l'accordéoniste Richard Galliano, la chanteuse Cécile McLorin Salvant et bien d'autres artistes sont au programme du Festival de jazz de Québec. Pour les dates, les billets et les lieux, pour l'affiche complète, on vous conseille de fureter sur le site du festival.



Le trop, trop méconnue chanteuse et guitariste de blues Rory Block poursuit son travail d'encyclopédiste. De quoi? L'histoire du blues ancien. Celui plus exactement des maîtres de la guitare acoustique et en solo. Après avoir consacré des albums aux p'tites œuvres campagnardes de Son House, de Mississippi Fred McDowell, de Gary Davis et de l'immense Mississippi John Hurt, voilà que notre guitariste propose un

Skip James pas piqué des vers du coton du Mississippi. L'étiquette? Stony Plain.

Dans sa livraison du mois de novembre, le mensuel *Down Beat* consacre une page au pianiste Vincent Gagnon. On devrait écrire: vante les talents de ce jeune musicien.

Le Devoir

D Écouter Un extrait de *Mon Gris Père* de Lazarus Moan et la pièce *Hard Time Killing Floor Blues* par Rory Block. ledevoir.com/musique

VIENNE EN DEUX TEMPS

BEETHOVEN
BERG
SCHUBERT

ORCHESTRE METROPOLITAIN
WILHELM FRIEDRICH

JULIAN KUERTI
CHEF

YUKARI COUSINEAU
VIOLON

Maison symphonique de Montréal
24 octobre, 19 h 30

BILLETTS À PARTIR DE 28\$

Conseil des arts de Montréal en tournée

VERDUN
22 octobre

RIVIÈRE-DES-PRAIRIES
23 octobre

SAINT-LAURENT
25 octobre

PIERREFONDS
26 octobre

placidesarts.com

DÉJEUNER-BÉNÉFICE
DIMANCHE 26 OCTOBRE 10 H 30
AU FAIRMONT LE MANOIR RICHELIEU

DOMAINE Forget

Sous la présidence d'honneur de madame
ISABELLE HUDON,
présidente de la Financière Sun Life, Québec
418.452.8111 domaineforget.com

Financière Sun Life | Placements MONDIAUX | Sun Life | BANQUE NATIONALE | ENBRIDGE | SNO | CGI | BANQUE LAURENTINE | Stein Monart REALTOR

Hydro Québec présente

Pro Musica

lundi 20 octobre 2014 - 20h

le Quatuor Belcea
Brahms · Mozart · Berg

SÉRIE PIERRE-ROLLAND
AU THÉÂTRE MAISONNEUVE
placidesarts.com

Conseil des arts de Montréal

LETKO BROSSEAU | Desjardins | CROESUS | JENNINGS

ARCHAMBAULT

RENDEZ-VOUS AU: **4380, RUE GARAND, SAINT-LAURENT (MONTRÉAL)**

JEUDI ET VENDREDI DE 9H À 21H
SAMEDI ET DIMANCHE DE 9H À 17H
Contactez-nous: 514 849-8589 ou 1 877 849-8589

DU 16 AU 19 OCTOBRE 2014

GRANDE VENTE D'ENTREPÔT DE PIANOS

JUSQU'À **40%** DE RABAIS+ SUR MODÈLES SÉLECTIONNÉS

* Les quantités peuvent être limitées. Ne peut être jumelée à aucune autre offre. Offre en vigueur à l'entrepôt seulement (4380, rue Garand, Saint-Laurent, Montréal).

CULTURE › CINÉMA

Signature
sous contraintesLe film américain
de Philippe Falardeau oscille
entre le zist et le zesteTHE GOOD LIE
(LE BEAU MENSonge)★★ 1/2
Réalisation : Philippe Falardeau. Scénario : Margaret Nagle. Avec Reese Witherspoon, Arnold Oceng, Ger Duany, Emmanuel Jal, Corey Stoll, Kuoth Wiel. États-Unis, 2014, 110 minutes.

ODILE TREMBLAY

Premier film hollywoodien de Philippe Falardeau, adoubié là-bas après sa nomination à l'Oscar du meilleur film en langue étrangère pour *Monsieur Lazhar*, *The Good Lie* est un film qui oscille entre les styles, le sien étant souvent masqué par les impératifs du cinéma américain qui réclament d'appuyer la note.

Il s'agit de l'œuvre la plus « mainstream » du cinéaste de *Congorama* et de *La moitié gauche du frigo*, même si sa signature demeure visible et si le thème du film — un regard sur les jeunes orphelins soudanais de la guerre civile de 1983 à 2005, certains recueillis aux États-Unis — rejoint ses préoccupations sur l'immigration et les figures d'altérité. Quant au choix éclairé des acteurs d'origine soudanaise, certains d'« enfants soldats », il aide à apporter un poids de vérité.

La machine promotionnelle du film aux États-Unis n'en a que pour l'actrice Reese Witherspoon en porte-voix. Elle n'apparaît pourtant qu'après la première demi-heure, dans un rôle néanmoins plus étoffé que ce que certaines voix américaines, déçues de voir la star reléguée au second plan, donnent à penser. Mais l'histoire ne repose pas sur les épaules de son personnage de travailleuse sociale à Kansas City.

Il est toujours délicat de montrer une héroïne blanche venue maternellement sauver des réfugiés noirs de leur détresse. Falardeau, dans *The Good Lie*, n'échappe pas au piège de l'autocongratulation du drapeau « stars and stripes », mais tente d'en ralentir l'impact et de barbouiller quelque peu la face idéale de l'Amérique. Assis entre deux sièges, il ne peut satisfaire toutefois aucun des publics concernés.

Le film est en trois tons et trois segments, sans unité de

lien souple. Le meilleur est cette première partie en Afrique avec des acteurs enfants, collée aux sources du cinéma direct. Tout commence par une attaque brutale au village suivie de la longue marche des jeunes dans la brousse et le désert, confrontés aux animaux et humains prédateurs, à la faim, à la soif, aux maladies, avec survie des uns et mort des autres. La caméra de Ronald Plante a capté de très belles scènes de ce périple à hauteur de pieds qui trébuchent, auxquelles la sensibilité du cinéaste peut se greffer.

Après un épisode dans un camp de réfugiés au Kenya, quatre de ces survivants devenus adultes arrivent aux États-Unis, la fille étant envoyée à Boston, les trois garçons à Kansas City où l'action se transporte. C'est là que surgit Witherspoon, désormais brunnette en Carrie. L'actrice se révèle tonique dans un rôle de fille brouillonne, désabusée mais généreuse au fond.

On salue les choix de distribution. Jeremiah (Ger Duany), Paul (Emmanuel Jal) et Mamere (Arnold Oceng) vivent de l'intérieur leurs personnages en choc culturel. L'humour de certaines scènes d'initiation à leur nouvelle vie (le téléphone, la texture et la couleur du Jello, le féminisme, etc.) offre des gags en point d'appui et des répliques souvent savoureuses.

Toutefois, plus le film évolue, plus il colle aux codes de convention qui exigent l'émotion à tout prix, alors que le sacrifice de l'un se voit porté aux nues. La musique de Martin Léon, avec plus de finesse au départ, finit par tout entermer et les bons sentiments par engloutir les pointes de dissidence d'abord semées. Ce qui n'enlève pas à *The Good Lie* ses qualités, mais laisse sur une note convenue et appuyée, qui plaira peut-être aux Américains (c'est fait pour ça), mais qui lui retire *in fine* sa griffe d'auteur. Il est par ailleurs dommage que le film, au démarrage modeste là-bas, soit coté aux États-Unis « 13 ans et plus », car il aurait pu initier à des questions de politique étrangère une clientèle familiale, d'office évacuée.

Le Devoir



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Carole Laure signe avec *Love Projet* son œuvre la plus personnelle.

Voyez comme ils dansent

Carole Laure pose un regard tendre sur la génération Y, sur l'art et sur la théâtralité de la vie

MANON DUMAIS

À quelques jours de la sortie de *Love Projet*, en salle le 24 octobre, Carole Laure n'a jamais paru aussi fébrile. À plusieurs reprises au cours de l'entretien, elle confiera à quel point elle aime son nouveau film tout en ne tarissant pas d'éloges pour les jeunes acteurs qu'elle a entraînés dans ce puzzle narratif porté par la musique polyphonique de son fidèle complice Lewis Furey.

« Mes acteurs sont multidisciplinaires : ils savent jouer la comédie, chanter et danser, dit-elle avec admiration. Je voulais de nouveaux visages... parce que ça fait du bien de voir de nouveaux visages ! Lewis a auditionné les acteurs un par un pour les tonalités. Ce n'est pas évident de chanter du Lewis Furey, car il y a des chœurs, des voix croisées. »

Si le public connaissait déjà les talents d'acteur de Benoit McGinnis et de Ma-

galie Lépine-Blondeau, il sera ravi de découvrir que tous deux savent aussi exécuter un pas de deux et pousser la chansonnette. Autour de ce jeune couple de danseurs évoluant au sein d'une troupe dirigée d'une main de fer par Touga (Céline Bonnier, à des lieues de sa vulnérable Suzanne d'Unité 9) se retrouvent le réservé Elliot (Tomas Furey, qui signe aussi trois morceaux de la trame sonore), le volage Marc (Eric Robidoux) et, bientôt, une pulpeuse beauté mère de famille monoparentale nommée Julie (Natacha Filiatrault).

« Ce n'est pas ma génération, mais je l'aime beaucoup, dit Carole Laure. La génération Y est différente de la mienne, mais avec des passions de performeurs pareilles aux miennes. C'est mon regard sur la génération de mes enfants, sur l'art et sur la théâtralité de la vie. J'aime beaucoup ces jeunes-là et je voulais montrer leur théâtralité dans la vie comme sur scène, mais aussi

montrer la beauté dans la laideur. C'est un regard humain qui ne porte pas de jugement. »

Second souffle

Affirmant s'être inspirée de *Magnolia* de Paul Thomas Anderson et des téléseries pour la structure éclatée et l'utilisation de l'ellipse, Carole Laure signe pourtant avec *Love Projet* son œuvre la plus personnelle, comme si elle avait voulu offrir un survol de sa carrière. Par moments, les voix des jeunes interprètes semblent faire écho à celle de la cinéaste multidisciplinaire. Impossible de ne pas se rappeler *Fantastica* de Gilles Carle ou *Night Magic* de Lewis Furey, de même que les albums *Sentiments naturels* ou *Western Shadows* de Laure, lorsque leurs corps se meuvent sensuellement sur la musique de Furey.

« Mes trois premiers films [*Les fils de Marie*, *CQ2*, *La capture*] étaient thérapeutiques, j'y transposais des sujets personnels. *Love Projet*,

c'est comme un nouveau départ ; il y a une parenthèse entre celui-ci et mes trois autres films, que j'avais tournés très vite. J'ai arrêté, j'ai pris mon temps, j'ai produit les shows de Lewis. Je me suis donné toutes les libertés. »

Ayant recouru une fois de plus aux services du directeur photo Daniel Jobin et du directeur artistique Patrice Bengle, Carole Laure a aussi fait appel à deux amis pour s'assurer de la justesse de son scénario : « Xavier Dolan et Pierre Siankowski ont été mes script doctors. Qu'on le dise haut et fort, Xavier est un garçon généreux. J'ai beaucoup travaillé mes dialogues tout en laissant beaucoup les images parler d'elles-mêmes. Je fais mon cinéma en toute sincérité et j'espère que l'énergie qu'il y a dans le film et le regard que je porte sur mes personnages vont rejoindre le public », conclut Carole Laure.

Collaboratrice
Le Devoir

WARNER BROS.

Dans *The Good Lie*, des survivants d'un camp de réfugiés au Kenya devenus adultes vont aux États-Unis.

PHÉNO MÈNA

PRÉSENTE
CABARET
FANTASMAGORIES 2

avec
NATHALIE DEROME † STEEVE DUMAIS
SIMON BOULÉRIC † KRIN MAREN HAGLUND
SOIZICK HÉBERT † CHRISTINE BELLEROSE
BELINDA CAMPBELL † DEKECÉ † ETC.

à LA SALA ROSSA
VENDREDI 24 OCTOBRE † 20H † 12\$

festivalphenomena.com
INFOS : 514 495-1515

UNE PRÉSENTATION
THEATRE ELECTRONIC

LE DEVOIR

AIRS DE JEUNESSE Q Hydro Québec

ORCHESTRE METROPOLITAIN
YANNICK NEZET-SEGUIN

L'APPRENTI
SORCIER
ET AUTRES DIABLERIES

DOMPIERRE MOUSSORGSKI
DUKAS
M. GOULET
GLUCK

JEAN-MICHEL MALOUF
CHEF
MARCELLE MALLETTTE
VIOLON
BENJAMIN MORENCY
FLÛTE

BILLETTS À PARTIR DE 17\$*

Théâtre Outremont
30 octobre, 19 h

* 18 ans et moins

THEATRE OUTREMONT 514 495-9944
1248, av. Bernard O.

L'amour est un baiser glacé...

Le film le plus mystérieux des frères Larrieu raconte avec une grande maîtrise une descente aux enfers

L'AMOUR EST UN CRIME PARFAIT

★★★ 1/2

Réalisation et scénario : Jean-Marie et Arnaud Larrieu, d'après le roman *Incidences* de Philippe Djian. Avec Mathieu Amalric, Karin Viard, Maïwenn, Sara Forestier, Denis Podalydès. France, 2014, 91 minutes.

ODILE TREMBLAY

Les surréalistes et fantaisistes frères Larrieu (*Peindre ou faire l'amour*, *Le voyage aux Pyrénées*) font une incursion nouvelle et très réussie dans le polar psychologique, en mettant à leur main un roman de Philippe Djian. Ils ont changé beaucoup d'éléments, notamment la saison, passant du printemps à l'hiver dans les Alpes suisses, eux qui adorent filmer en montagne. Mais les Nordiques que nous sommes s'y retrouvent, et on salue la maîtrise de réalisation des Larrieu, qui s'aventurent brillamment dans les gouffres glacés de la psyché humaine à la *Docteur Jekyll et M. Hyde*.

Ce film n'a pas l'humanité de leurs œuvres précédentes, à la fois généreuses et incongrues. Il s'alimente ailleurs. L'atmosphère exhale l'érotisme et le danger sans pitié pour des personnages en vertige sur la lame de leur rasoir. Les liens sont de l'ordre de l'animalité : tuer ou être tués, se désirer et se déchirer.



MÉTROPOLE FILMS

Dans *L'Amour est un crime parfait*, le rythme du montage n'offre au spectateur aucun répit. Il doit se laisser égarer, comme dans un conte.

Les frères Larrieu renvoient toujours les humains au paysage qui les façonne. Ici, entre crêtes et ravins, entre chalet suisse en huis clos et école de verre où un professeur de littérature don juanesque officie, une jolie étudiante disparaît. Or Marc, le prof (Mathieu Amalric, pour la quatrième fois sous la loupe des Larrieu), l'avait entraînée dans sa couche la veille. Des routes en lacet, une nuit torride, des enquêteurs cachés sous parois de verre, le bal des soupçons. Ajoutez la sœur sexy et incestueuse de Marc (Karin Viard, formidable), une étudiante en rut

(Sara Forestier, étonnante), la maman de la victime, belle et mystérieuse (Maïwenn, impériale), dont s'éprend Marc, ainsi que le directeur de l'école (Denis Podalydès), qui traque Marc comme le flic posté pas loin.

L'Amour est un crime parfait constitue un jeu de piste labyrinthique, un traquenard pour M. Hyde qui s'avance vers la fosse. Et si la finale semble expéditive, elle manie aussi un vrai couperet.

Les vertiges sont au rendez-vous partout, dans ces lieux menaçants, dans les regards menteurs, dans les yeux de Mathieu Amalric

tantôt ahuris, tantôt affolés ou sur leur garde, un rôle qui sied parfaitement à son profil oblique. Quant à la musique de Caravaggio, elle étincelle comme l'acier. Le rythme du montage n'offre au spectateur aucun répit. Il doit se laisser égarer, comme dans un conte. Ce film, qui tranche avec le ton habituel de la fratrie française, est aussi leur mieux filmé et le plus mystérieux. Une descente aux enfers d'une grande maîtrise.

Le Devoir



AXIA FILMS

Bérénice Bejo et Yvan Attal dans *Le dernier diamant*.

Vraiment pas le vol du siècle

Cambrioler est parfois un art, mais l'illustrer au cinéma en est un autre...

LE DERNIER DIAMANT

★★1/2

Thriller d'Éric Barbier. Avec Yvan Attal, Bérénice Bejo, Jean-François Stévenin, Antoine Basler. France, 2014, 108 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

Le cinéaste français Éric Barbier (*Le serpent*) s'est davantage nourri d'un cinéma célébrant le cambriolage sophistiqué plutôt que de s'inspirer de la plate réalité pour concocter *Le dernier diamant*. Devant cette mosaïque de truands de pacotille ou dignes de *Don Juan*, ces prouesses exécutées dans des palaces d'un autre âge et cette romance naissante ne surprenant que les deux principaux intéressés, les comparaisons abondent, et ne sont pas toujours avantageuses. Le souvenir des meilleurs moments d'*Ocean's Eleven* ou encore de *The Thomas Crown Affair* vient quelque peu nous distraire.

Le décor de cette pagaille semble toujours pétrifié dans une grisaille hivernale si caractéristique de l'Europe du Nord, l'action se déroulant principalement à Anvers, là où la vente d'un diamant précieux, le Florentin, doit se tenir. Simon (Yvan Attal) fait partie d'une bande de brigands prête à toutes les contorsions pour le dérober, quitte pour cela à séduire Julia (Bérénice Bejo), celle chargée d'assurer le bon déroulement de la vente à la suite de la mort (suspecte) de sa mère.

Il faut beaucoup de foi pour avaler les couleuvres que Barbier enfle les unes après les autres

Simon ne manque ni de ressources ni d'ingéniosité pour tromper sa vigilance, elle qui essaie tant bien que mal de masquer son inexpérience. Elle ne manquera pas d'ennemis pour trébucher, croyant trouver en Simon, déguisé en expert de la sécurité, un allié indéfectible.

Éric Barbier, lui, se transforme en artificier pour régler les étapes, les aléas et les tours de passe-passe de ce complot sorti d'un autre âge (du cinéma), avec au passage ces petits relents sexistes à propos d'une femme au statut enviable ayant toujours besoin des services d'un... gentleman cambrioleur.

Dans ce contexte, la transformation d'Yvan Attal en «action hero» sans foi ni loi doublé d'un irrésistible séducteur finit par relever de l'acte de foi.

Il faut aussi beaucoup de foi pour avaler toutes les couleuvres que Barbier enfle les unes après les autres, faisant surgir d'un peu partout des malfaiteurs, comme si la Belgique était devenue le paradis de la racaille. Ceux-ci empruntent des chemins bien balisés au cinéma, allant des bouches d'aération aux postes de sécurité, ou encore des luxueuses chambres d'hôtel, où bien sûr se joue le destin des riches et célèbres. Ici ils se résument à la figure gracieuse de Bérénice Bejo, que l'on a déjà vue plus habitée (*Le passé*) et plus enjouée (*The Artist*). Elle semble s'ennuyer avec une certaine élégance, nous inspirant une posture (à peu près) similaire.

Collaborateur Le Devoir

Le volcan islandais

BJÖRK: BIOPHILIA LIVE

★★1/2

Spectacle musical de Nick Fenton et Peter Strickland. Avec Björk. Grande-Bretagne, 2014, 97 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

Contrairement à bien d'autres chanteuses, Björk n'est pas seulement excentrique. Ceux qui en doutent encore devront scruter le générique de *Björk: Biophilia Live* pour constater à quel point l'artiste multitalentueuse participe activement à l'élaboration de son univers musical, favorisant la création de nouveaux instruments ou jonglant mieux que personne avec la haute technologie.

Or ce n'est sûrement pas pour son profil geek que des milliers de Londoniens se sont rassemblés à l'Alexandra Palace, le 7 septembre 2013, pour assister au dernier concert de sa tournée mondiale *Biophilia*, capté par les bons soins des Britanniques Nick Fenton et Peter Strickland. Jamais très loin de son passé punk, imprégnée aussi des multiples influences qui ont jalonné ses trente ans de carrière, Björk se présente à ses admirateurs entourée d'une imposante quincaillerie audiovisuelle, flanquée de quelques musiciens, et surtout d'un magnifique ensemble de vingt choristes donnant un réel supplément d'âme à cet imposant assemblage scénique circulaire.

Alliant pop sophistiquée et discours à saveur écologique, ce spectacle célèbre les audaces de l'artiste et donne à entendre les pièces marquantes d'un album, *Biophilia*, qui ne risque pas de bousculer les habitudes de sa musique atonale et de ses envolées lyriques. Car c'est d'abord à eux que s'adresse ce film-concert, refusant de céder aux considérations biographiques ou aux regards indiscrets dans les coulisses. Ce parti pris — cer-



CINEMA DU PARC

Dans *Biophilia Live*, Björk participe activement à l'élaboration de son univers musical.

tains diraient cette soumission — devant la figure volcanique de la culture islandaise révèle aussi certains écueils, à commencer par l'ombrage fait à cette foule crierie mais qu'on ne voit pour ainsi dire jamais, même lorsque Björk les supplie de danser. Il faut dire qu'avec sa longue série de lachniques «Thank you» entre deux chansons, le courant ne passe pas toujours à sa pleine intensité.

Peut-être espéraient-ils que la vedette de *Dancer in the Dark*, le grand musical atypique de Lars Von Trier, jette en pâture davantage de succès passés, ce qu'elle fait à l'occasion (*Hidden Place*, *Declare Independence*) comme autant d'offrandes à des fans visiblement prêts à lui passer toutes ses excentricités. Ce que *Biophilia Live* illustre aussi, c'est cet art délicat de conjuguer prouesses musicales, contenu scientifique et extravagances artistiques. Dans l'univers hautement formaté des palmarès et des tournées d'arena, Björk apparaît totalement singulière, et d'une farouche exigence; c'est aussi cela qu'observent les 16 caméras déployées autour d'elle par Nick Fenton et Peter Strickland.

Collaborateur Le Devoir

EXCENTRIS



L'AMOUR EST UN CRIME PARFAIT
115 MIN. - JEAN-MARIE ET ARNAUD LARRIEU

ET AUSSI À L'AFFICHE :

MOMMY

- XAVIER DOLAN

13+

LE VIEUX QUI NE VOULAIT PAS FÊTER SON ANNIVERSAIRE

(v.o.stf.) - FÉLIX HERNGREN

PRIDE : UNE RENCONTRE IMPROBABLE

(v.o.stf.) - MATTHEW WARCHUS

CINÉ-CLUB 65+ PRÉSENTE : BÀ NÔI

(v.o.stf.) - KHOA LÊ - JEUDI 23 OCTOBRE À 13H

BILLETTERIE : 514 847-2206
3536, BOULEVARD ST-LAURENT, MONTRÉAL

ET AUSSI DE NOMBREUX TITRES SUR
CINEMAEXCENTRIS.COM

